

LE PUBLICISTE.

QUINTIDI 15 Messidor, an VIII.



Arrivée de plusieurs corps de troupes venant de l'intérieur de l'Allemagne pour renforcer l'armée du général Fray. — Consternation à Londres, à la nouvelle de la bataille de Maringo. — Jugement de Hadfield, assassin du roi d'Angleterre. — Lettre d'un officier de l'armée du Rhin sur le passage du Danube. — Relation du voyage du premier consul, jusqu'à son arrivée à Paris.

ALLEMAGNE.

Extrait d'une lettre de Burghausen, du juin (2 messidor).

Le premier renfort de 1800 hommes, arrivé de l'intérieur des pays de l'empereur, se trouve à Braunau. On a garni les points les plus importants sur l'Inn.

On travaille jour & nuit à des batteries. Le corps de Condé, qu'on attend sous peu de jours, est réduit à 2500 hommes. Tous les magasins sont conduits au-delà de l'Inn. On va en établir de considérables sur l'Enns.

Le général Meerfeld est le seul qui soit posté avec son corps entre le Lech & le Danube. Il garde la position d'Aicha.

De Munich, le 21 juin (2 messidor).

Il est parti d'ici la nuit dernière un détachement de cavalerie qui se rend à Innigen; il doit se réunir à l'infanterie bavaroise postée sur l'Amer, la cavalerie autrichienne qui s'y trouvoit ayant été rappelée par le général Meerfeldt. Les hussards & les hulans postés près de Schwabmünchen ont reçu ordre de se tenir prêts à partir au premier signal, pour se porter du côté de Friedberg.

ANGLETERRE.

De Londres, le 25 juin (6 messidor).

La nouvelle de la victoire de Maringo a répandu ici une consternation générale. Les papiers ministériels & ceux de l'opposition tiennent à-peu-près le même langage. Personne n'ose croire qu'il nous reste encore quelques moyens de retarder la paix. Les extraits suivans du *Times* & du *Courrier*, les deux papiers les plus exagérés dans l'un & l'autre sens, ne laissent plus de doute sur l'effet qu'a produit les victoires de Bonaparte.

Hier, nous avons reçu, par exprès, les journaux de Paris, & avec eux, en manuscrit, un bulletin télégraphique de l'armée de réserve en Italie.

Depuis long-temps, les journaux du continent & les lettres particulières, nous préparoient, par une série d'événemens désastreux, à ce dénouement malheureux de la guerre dans le Piémont. Nous n'avons jamais dissimulé les situations critiques de nos alliés en Italie, quoique nous n'eussions jamais jusqu'ici perdu l'espoir de les voir se tirer d'une position aussi évidemment critique. On ne peut plus long-temps cacher que le plan de campagne étoit mauvais. Les plans de l'archiduc, qui vouloit que l'on se tint sur la défensive, que l'on profitât de la nature du terrain, & que par une vigoureuse résistance,

l'on éloignât l'ennemi de l'intérieur de l'Italie, étoient les seuls raisonnables. La politique contraire, illustrée un moment après par la prise de Gènes, a fini par produire la plus complète, & nous le craignons bien, la plus irrémédiable des calamités. Au moment même de ce grand événement, on pouvoit se flatter que les choses alloient prendre une tournure plus favorable; que l'armée, retenue si long-temps devant Gènes, qui venoit de se rendre, réunie à celle du général Mélas, & celle qui, sous le commandement d'Elsnitz, venoit d'évacuer Nice & le col de Tende, seroit en état de disputer le terrain au premier consul, ou du moins de protéger les places qu'il auroit assiégées. Tous les avantages qu'il avoit obtenus jusqu'alors, avoient été à peine disputés. Il n'avoit point encore gagné de batailles, ni pris des places de guerre. La nouvelle arrivée aujourd'hui nous enlève tout espoir, & il ne nous reste plus à faire que le triste & long récit de tant de malheurs & de tant de fautes.

(Extrait des papiers ministériels.)

La valeur de toutes ces négociations, qui occupoient avec tant de solennité les cabinets, l'importance de toutes ces coalitions, sans lien comme sans énergie, toujours relevant & toujours caduques; la foiblesse de tous ces mouvemens de l'intérieur; ce tableau de ressources misérables; de moyens sans effets; de plans sans conception, étoient assez faciles à apprécier, sans qu'une expérience fatale nous en démontrât aussi clairement la futilité.

Il est vrai qu'on avoit pour soi l'argent, & c'est beaucoup dire; car c'est le dieu du tems. La Prusse a eu beau le dédaigner à Bâle, l'Autriche à Campo-Formio, la Russie au commencement de cette année, des écrivains célèbres n'en proclament pas moins sa puissance. L'Angleterre est convertie d'or nous dit l'un; rien ne doit lui résister. La France est couverte de haillons, nous dit l'autre; elle doit être subjuguée. Ce sont pourtant ces armées dépouillées, sans solde & souvent sans nourriture, qui triomphent de la faim, du froid, des obstacles & des résistances.

C'est ainsi qu'une armée, qu'on ne croyoit que de parade, vole aussi vite que la pensée. Elle échappe pour ainsi dire aux regards. Elle est déjà maîtresse de l'Italie, que l'ennemi connoît à peine son existence, ses projets & sa marche. Singulier instinct que celui qui portoit M. de Mélas vers les côtes de Provence; lorsqu'il devoit se rapprocher en toute hâte pour défendre ses magasins, le passage des Alpes & les rives du Pô!

Si des événemens semblables n'ont point eu lieu l'année

dernière, on peut en rendre grâces à la stupidité des Merlin, des Rawbell, des Lareveillere-Lépaux & des autres butors du même genre qui gouvernoient la France. Au premier moment où les anciens instrumens de la révolution seroient maniés d'une façon convenable, un semblable résultat étoit facile à prévoir.

Ce n'est point non plus par hasard que la révolution a des succès si constans. Ouvrez l'histoire. Comparez les faits & les hommes. Je suppose que la Providence eût voulu que Bonaparte, Berthier & Desaix fussent dans nos rangs, croit-on qu'ils seroient à la tête de nos conseils, qu'ils auroient quel-qu'influence sur la détermination des cabinets ? Le mot *marche* ne s'adresse parmi nous qu'aux paralytiques. Tout ce qui a des jambes est condamné au repos.

Au surplus, ces grands intérêts vont se discuter incessamment au parlement britannique. Un appel de toute la chambre, demandé par tous les membres du parti de l'opposition, & consenti déjà, à ce qu'on assure, par nos ministres, donnera à ce débat une grande solennité. Il y sera sûrement peu question des subsides, s'il est vrai que la paix ait été signée à Vienne le 24, comme on le présume. On sait depuis long-tems que la cour de Vienne y étoit disposée. Le départ de M. Wylkham pour cette capitale ne pouvoit même avoir d'autre objet. (*Extrait des papiers de l'opposition.*)

Séance du 24 juin (5 messidor).

M. Tierney dit qu'il a précédemment annoncé une motion qu'il ne peut faire jusqu'à ce que le très-honorable membre (M. Pitt) ait rempli sa promesse, en présentant à la chambre les traités de subsides avec les puissances étrangères. Mais il espère que le sujet des subsides étrangers est abandonné pour cette session. S'il se trompoit, il voudroit savoir quand ils seront remis sur le bureau.

M. Pitt ne peut donner de réponse précise, mais il ne mettra aucun retard à soumettre à la chambre un sujet dont il n'a nullement abandonné l'idée. Il n'a point de raisons pour croire que les parties, qui font cause commune, se ralentissent dans leurs efforts, & les bruits qui se sont répandus sur les derniers événemens ne le détourneront point de proposer un subside à l'effet de poursuivre la guerre avec vigueur.

M. Tierney trouve ce sujet d'une trop grande importance pour être présenté un jour, & discuté le lendemain. Les affaires publiques étant à-peu-près terminées, il conviendrait, en pareil cas, de faire un appel à la chambre.

M. Jeckyll espéroit qu'après les événemens qui viennent de se passer sur le continent, il n'auroit plus été question de subsides. Il est assuré que le peuple desire que ses représentans votent contre la continuation de la guerre ; mais si le très-honorable membre persiste dans son projet, il desire au moins savoir s'il s'opposera à un appel.

M. Pitt dit, qu'il ne croit pas de son devoir de faire une réponse ; mais l'appel de la chambre, dans la circonstance présente, ne lui paroît pas nécessaire.

M. Sheridan est d'un avis opposé, & prévient la chambre que vendredi il proposera l'appel.

M. Pitt dit que les honorables membres paroissent regarder les nouvelles qui viennent de se répandre, comme authentiques ; cependant, elles ne reposent que sur l'autorité du télégraphe de Paris. Elles peuvent être vraies, mais rien n'en donne la certitude.

Jugement de J. Hadfield.

C'est hier que s'est terminé le jugement de Jacques Had-

field. Dès six heures du matin, les avenues de la cour du banc du roi étoit remplies d'une foule immense de curieux. Le prisonnier parut à neuf heures, accompagné de M. Kirby, concierge de Newgate, & d'un constable. Il étoit décentement vêtu, & ne paroissoit point troublé. Les membres du jury ayant prêté serment, l'acte d'accusation fut lu à haute voix par le clerc de la couronne. Alors le procureur-général adressa aux membres du jury un discours pour les inviter à écarter de leur esprit ce qu'ils auroient pu entendre dire sur cette cause, & à ne faire attention qu'aux dépositions des témoins. Il en fit d'avance le résumé. Considérant les faits à la charge de Hadfield comme prouvés, le procureur-général supposa le cas où la démente du prisonnier seroit alléguée pour le disculper. La difficulté étoit de constater la nature de la démente, & d'établir les distinctions que la loi admet entre un état de folie continuelle & des paroxysmes plus ou moins fréquens. C'est ce que le procureur-général fit avec beaucoup d'habileté. Il posa en principe qu'un homme étoit toujours coupable, lorsqu'il comprenoit la nature & connoissoit les conséquences de son crime.

Les témoins à la charge de Hadfield furent appelés & entendus. Quand M. le duc d'York parut, le prisonnier s'écria avec enthousiasme : *Dieu le bénisse ! c'est une bonne ame, je l'aime sincèrement.* Les dépositions ne furent en général que la répétition de celles qui sont déjà connues du public. Le prisonnier, qui avoit demandé la permission de s'asseoir, l'obtint avant que M. Erskine commençât son plaidoyer. M. Erskine commença son discours en rendant hommage à la jurisprudence anglaise, dont il observa que la procédure actuelle étoit le plus magnifique éloge. L'homme qui avoit tiré sur un roi justement chéri comme le père de son peuple, n'avoit pas même éprouvé l'apparence d'une violence ni d'une sévérité. M. Erskine fit reposer la défense sur l'état de démente du prisonnier. Il s'engagea à prouver qu'une des blessures reçues par Hadfield lui attaqua le cerveau d'une manière incurable ; que la surveillance de l'attentat commis sur le roi, il avoit voulu écraser son propre enfant contre la muraille, & que, par ses discours & sa conduite, il avoit toujours témoigné autant d'affection que de loyauté envers son souverain. Les témoins que M. Erskine produisit déposèrent à l'appui de ses assertions.

Le jury rendit la sentence suivante : *Non coupable, d'autant qu'il nous paroît avoir été dans un état de démente lorsque l'acte fut commis.*

Nous avons reçu, par le dernier paquebot d'Halifax, la nouvelle d'une sédition qui a éclaté dans le régiment de fencibles, levé pour la défense de Terre-Neuve, principalement composé d'Irlandais, parmi lesquels se trouvoient plusieurs Irlandais-unis. Trente ont déserté dans les bois : dispersés & arrêtés par la vigilance du général G. Skerrel, douze furent envoyés à Halifax pour être jugés, & huit autres mis à bord d'un vaisseau ; ceux-ci joints par la garnison du vaisseau, se révolterent contre l'équipage & emmenèrent le vaisseau à Canso, où ils ont débarqué. On a envoyé de Halifax deux sloops de guerre pour les poursuivre. Le 6^e. alloit s'embarquer pour l'isle de Terre-Neuve, où S. A. R. le duc de Kent devoit aussi se rendre.

REPUBLIQUE BATAVE.

De la Haye, le 19 juin (30 prairial).

On a transféré de Rotterdam à la Haye le citoyen Tierce

qui a voulu exciter des troubles dans les colonies espagnoles & bataves en Amérique. Il se trouve dans la prison d'état de cette ville, & sera jugé sous peu par le tribunal de la ci-devant Hollande.

Plusieurs déserteurs bataves, qu'on a arrêtés sur les frontières, ont été fusillés.

On est très-content du choix que le directoire exécutif a fait des personnes qui composent le conseil des colonies asiatiques. On y distingue les cit. Severin & Verreul. Le premier a été employé comme directeur dans l'ancienne compagnie des Indes orientales, & le second dans le comité des colonies.

Les citoyens Eykenbrech & vander Visser sont encore en prison. Ils n'ont pas encore pu trouver une caution. Vauder Hoeven est relâché & se trouve à la campagne près de la Haye.

On apprend qu'un des régimens de la cavalerie française qui se trouve dans cette république, partira sous peu pour l'armée du Rhin.

Le citoyen Rostallant, chef de l'état-major, est parti pour le quartier-général.

Les troubles dans l'isle de Vlieland, près du Texel, que quelques malveillans avoient excités en faveur des Anglais, sont entièrement apaisés.

REPUBLIQUE FRANÇAISE.

ARMÉE DU RHIN.

Extrait d'une lettre d'un officier de l'armée du Rhin.

Il y a eu des traits de bravoure extraordinaire au passage du Danube. On a vu des cavaliers franchir ce fleuve à la nage pour être plus vite sur la rive gauche : des charniers d'artillerie suivirent leur exemple ; des canonniers franchirent, sur une échelle, la coupure du pont. Les carabins ont sur-tout décidé la victoire.

Le général Lecourbe a couru plusieurs fois des dangers. Un boulet a fait plier son panache sur son chapeau. Déjà à la reconnaissance du 27 un autre boulet l'a presque atteint. On ne doit pas l'en louer : un bon général ne doit pas ainsi s'exposer ; c'est compromettre la sûreté de son corps d'armée.

Les régimens ennemis de Wenkheim infanterie, prince de Wurtemberg, & le contingent de Wurtemberg infanterie, sont détruits. C'est ainsi que Lecourbe a vengé nos ancêtres, défaits en 1764, à la même place. A propos de cette bataille de Hochstett (Blinheim), j'oubliois de vous dire que les drapeaux pris sur les Français, étoient conservés, dans les archives de la municipalité de ce lieu. Il y a quatre ans, le citoyen Percy, chirurgien en chef de l'armée, les y ayant découverts, se les fit remettre avec assez de peine, & les envoya au directoire exécutif.

De Strasbourg, le 10 messidor.

Hier, deux bataillons de la légion polonoise, forts de plus de 5,000 hommes, sont arrivés ici & se sont mis en marche pour Mayence. Ils sont à présent bien habillés & équipés, & montrent de fort bonnes dispositions. Ils étoient accompagnés par cinquante hommes de cavalerie polonoise. Deux autres bataillons de la même légion se trouvent encore à Kel & suivront les deux premiers bataillons, dès qu'ils seront habillés. Toute la légion est actuellement forte de plus de six mille hommes.

Un bataillon de la 55^e. demi-brigade étoit assemblé le 8, dans l'après-midi, sur notre place d'arme ; il devoit partir pour Mayence, lorsqu'une partie des soldats demanda à grand

cri sa paie, arriérée d'une décade environ. Les officiers parcourroient les rangs & se donnoient beaucoup de peine pour apaiser les soldats ; mais ils n'y réussirent pas, & bientôt après les soldats commencèrent à injurier plusieurs officiers. Un capitaine entr'autres avant été appelé brigand par un soldat, l'officier passa au soldat son épée au travers du corps ; le soldat mourut quelques heures après. Un autre soldat fut blessé par un coup de sabre d'un officier. Cette affaire a fait quelque bruit, mais vers six heures du soir le bataillon partit pour sa destination & tout fut tranquille. Les grenadiers du bataillon n'avoient pris aucune part au tumulte.

Il y a encore d'autres troupes qui partiront d'ici pour le Bas-Rhin. Elles vont toutes renforcer le corps du général Sainte-Suzanne, destiné à se rendre sur la rive droite du Rhin.

De Paris, le 14 messidor.

Le premier consul est parti de Milan le 6 messidor ; il a soupé à Verceilles, où il a reçu la visite du cardinal-évêque, qu'il a accueilli avec distinction. Ce respectable prélat, pénétré de reconnaissance des efforts de l'armée française pour la délivrance de l'Italie, avoit déjà fait chanter le *Te Deum* en actions de grâces.

Le 7 au matin, le premier consul est arrivé à Turin, a visité la citadelle & passé en revue la division du général Thureau.

La nuit du 7 au 8, il a passé le Mont-Cénis ; le 9 au matin, il est arrivé à Chambéry, & le soir à Lyon, où il est descendu aux Célestins.

Il a reçu dans cette dernière commune la visite du préfet & de toutes les autorités civiles & militaires qui sont venues lui présenter l'hommage de la reconnaissance publique. Il a également accueilli la commission du commerce, qu'il a encouragée, & est entré avec elle dans des détails qui présagent qu'après avoir illustré nos armes dans la guerre, il ne donnera pas avec moins de succès ses soins à tout ce qui pourra concourir à l'accroissement du commerce & à la prospérité publique pendant la paix.

Le premier consul n'a pu se refuser à rester à Lyon, pour y poser la première pierre de la reconstruction de la place Bellecour. Il s'est rendu chez le préfet, où toutes les autorités constituées se sont réunies pour l'accompagner. Le premier consul est monté à cheval. La garnison étoit en bataille sur la place ; il l'a passé en revue ; & au milieu des acclamations de joie d'une foule immense, jussement livrée à l'espoir du retour de son ancienne prospérité, il a posé la première pierre qui lui a été présentée avec appareil. Il s'est ensuite rendu chez le préfet, où il a dîné, & est remonté en voiture pour continuer sa route.

Le 11, à sept heures du matin, il est arrivé à Dijon. Le conseiller d'état Brune, général en chef de l'armée de réserve, & les principaux officiers étoient venus à sa rencontre. Le premier consul a passé l'armée en revue. Il a témoigné la plus vive satisfaction de la bonne tenue & de l'instruction des troupes qui la composent, ainsi que de l'ardeur de cette armée, qui brûle de se montrer digne du nom que celle qui l'a précédée veut d'immortaliser en Italie. Après la revue, le premier consul a déjeuné chez le général Brune, & est venu coucher à Lucy-le-Bois.

— Lorsque les ministres & le conseil d'état ont été introduits près du premier consul, ses premiers mots ont été ;

« Citoyens, nous revoilà donc ! eh bien, avez-vous bien fait de l'ouvrage depuis que je vous ai quittés » ? La même réponse est sortie de vingt bouches à-la-fois : « Pas autant que vous, général ».

Vers une heure, les consuls sont passés dans la salle d'audience consulaire.

Le sénat conservateur est venu complimenter le premier consul ; son président, le citoyen Roger-Ducos, lui a adressé un discours dans lequel se trouve cette phrase : « Il est glorieux pour le sénat d'être le conservateur de cette constitution que vous savez si bien défendre ».

Appercevant le général Keilermann, il lui adressa ces paroles : « Votre fils s'est bien distingué ; il se porte bien ; il est à Gènes ».

Il a dit aux officiers de la garde : « La garde s'est couverte de gloire. Elle avoit à faire à une troupe bien plus nombreuse qu'elle ; elle l'a battue ».

Parmi les différens corps qui se sont empressés de porter au premier consul l'expression de la reconnaissance générale, on a remarqué l'état-major de la 17^e. division qui a été auprès de lui l'organe des sentimens de nos armées.

Le premier consul espere une paix prochaine. Les troupes autrichiennes la veulent, ainsi que la France. L'or de l'Angleterre, des intrigues de cour seroient-ils capables de la retarder ?

Le général Caffarelli avoit reçu hier une boîte cachetée, que cinq dames qui ne se nommoient point, le chargeoient de remettre lui-même au premier consul. La boîte ouverte a offert aux yeux une couronne de lauriers entrelacés d'immortelles & les vers qu'on va lire :

Dieu des combats, sois-lui toujours fidele !
Dieu de la paix, couronne ce guerrier !
A son génie appartient l'immortelle,
A sa valeur appartient le laurier.

Voici quelques anecdotes du séjour du premier consul en Italie, qui ont été recueillies dans la journée.

Les troupes autrichiennes & les troupes françaises ont défilé ensemble pendant cinq jours, buvant les unes avec les autres, officiers & soldats.

L'armée autrichienne paroît consentir à estimer plus qu'elle-même les troupes françaises. Les Autrichiens ont surtout en vénération la garde des consuls. Cette troupe a eu 12 hommes tués, 100 de blessés ; elle n'a eu que deux prisonniers. Des officiers autrichiens leur demandoient : *combien êtes-vous avec ces grands bonnets ?* — *Quatre mille*, répondit un des deux, & ils le crurent. Il n'y en avoit pas mille.

Le premier consul a confirmé que le général Mélas a eu deux chevaux tués sous lui. Cinq cents officiers ont été tués ou blessés. Ils se sont tous battus avec courage.

Bonaparte a fait présent au général Mélas d'un sabre turc, rapporté d'Egypte.

Bonaparte a laissé l'Italie plus favorablement disposée que jamais en faveur de la France. Le bâton autrichien n'y a pas fait aimer l'autorité impériale.

Il a dit aux patriotes milanais : « Laissez vos prêtres dire

la messe ; le peuple est souverain ; s'il veut sa religion, respectez sa volonté ».

Il a dit aux prêtres de Milan assemblés en consistoire : « Les amis naturels de l'Italie sont les Français. Que pouvez-vous attendre des Protestans, des Grecs, des Musulmans qu'on vous a envoyés ? Les Français, au contraire, sont de la même religion que vous. Nous avons bien eu quelques disputes ensemble ; mais tout cela se raccommode & s'arrange ».

Les prêtres de l'Italie s'indignent contre les prêtres de France, qui refusent la promesse de fidélité à la loi.

CONSEIL D'ÉTAT.

Séance du 14 messidor.

Elle a été présidée par le premier consul.

Le conseil a discuté & adopté deux projets d'arrêts présentés par la section des finances.

Le premier fixe à trois centimes par dix myriagrammes & par cinq kilometres de trajet le droit à percevoir sur les farines transportées sur le canal du centre.

Le deuxième autorise la commune de Pontarlier (Doubs) à faire exploiter des arbres dépérissant dans la réserve de ses bois.

Deux avis présentés par la même section ont aussi été adoptés.

Le premier porte qu'un projet d'arrêté présenté par le ministre des finances, tendant à substituer le directeur du trésor public & le liquidateur de la dette publique aux commissaires de la trésorerie nationale pour la rectification des erreurs de noms dans les titres de propriétés de rentes, n'est pas nécessaire, le §. 4 de l'art. 1^{er} du chap. 10 du règlement sur l'organisation du trésor public, ayant pourvu, &c.

Le deuxième porte que la réclamation du citoyen Martin Faure, tendant à obtenir une exception à la loi du 24 frimaire an 6 ne peut être accueillie.

Les sections réunies de législation & de finances ont présenté un projet d'arrêté tendant à annuler celui de l'administration centrale du département de la Drôme, qui maintient le citoyen Salquet-Travail, dans la jouissance de la forêt de Saou, malgré un jugement rendu au profit des habitans.

Le deuxième conseil a ordonné l'impression d'un projet d'arrêté relatif aux droits perçus pour la location des places des halles & marchés de la ville de Paris.

Bourse du 14 messidor.

Rente provis. 22 fr. 50 c. — Tiers consol., 32 fr. 15 c. — Bons $\frac{2}{3}$, 1 fr. 57 c. — Bons d'arrérage, 88 fr. 00 c. — Bons pour l'an 8, 81 fr. 25 c. — Syndicat, 68 fr. 00 c. — Coupures, 68 fr. 25 c.

Discours sur le gouvernement de Sidney, traduit de l'anglais, par Samson, 3 vol. in-8°. Prix, brochés, 7 fr. 50 cent. ; chez Oufroy, libraire, quai des Augustins, n°. 35.

Voyage du Canada, pendant les années 1795, 1796 & 1797, par Weld ; traduit de l'anglais, enrichi d'une carte générale du pays & de onze planches, offrant les points de vue les plus remarquables, & notamment le fameux saut de Riagara ; 5 vol. in-8°. Prix 15 fr., & 18 fr. franc de port. A Paris, chez Lepetit jeune, libraire, palais du Tribunat, galerie de bois, n°. 223 ; & à Rouen, chez Bégin, Renault & Hue, libraires.